

22-04-2019

UNSA Police
25 RUE DES TANNERIES
75013 PARIS

Lu pour vous


LE FIGARO DU 19 AVRIL 2019



Derrière les murs de la caserne Lorette de Saint-Malo, une enclave de 10 hectares abrite un village fantôme autrefois occupé par des gendarmes. C'est là que les hommes de la CRS 51 achèvent leur semaine dite de ROC, pour « recentrage opérationnel des compagnies », où sont simulées des séances d'exercice de maintien de l'ordre. SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



À l'entraînement à Saint-Malo, les CRS se préparent à d'après batailles

CHRISTOPHE CORNEVIN
@ccornevin
ENVOYÉ SPÉCIAL À SAINT-MALO

« NOUS VOULONS la fraternité et vous nous envoyez les CRS ! Vous êtes contre le peuple ! » : masqués, revêtus de chasubles, de tee-shirts frappés d'une tête de mort et porteurs de boucliers de fortune barrés d'un A pour « Anarchie », une trentaine de jeunes de l'école de police de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) vocifèrent et envoient une pluie de balles de tennis sur leurs collègues de la CRS 51, basée à Saran dans le Loiret. Dans l'épais nuage des fumigènes et du gaz lacrymogène, deux sections de protection et d'intervention (SPI) et une section d'appui et de manœuvre (SAM) progressent en ordre serré. Ils interprètent une mélodie martiale en frappant leur bouclier de leur bâton et jaillissent sur leurs « assaillants » par petits bonds offensifs sans perdre de vue leur mission : sanctuariser les abords d'une préfecture fictive, représentée par un bâtiment désaffecté.

Dans leur tenue bleu nuit caparaçonnée, reconnaissables à leur casque sombre à bandes jaunes, les hommes, lestés d'une vingtaine de kilos de matériel, s'adaptent à un scénario censé éprouver leurs limites. Derrière les murs de la caserne Lorette de Saint-Malo, enclave de dix hectares abritant un

Après 22 semaines d'affilée, les "black blocs" ont eu le temps d'affiner leur technique. Dirigés par des "chefs militaires" qui disposent d'un vrai sens tactique pour observer nos routines, repérer nos failles et nous prendre à revers, ils savent très bien préparer leurs offensives à l'abri d'un drap noir ou d'une forêt de parapluies

COMMANDANT YOHANN KERADENNEC (CRS 51)

village fantôme de villas en granit autrefois occupées par des gendarmes, les hommes de la CRS 51 achèvent leur semaine dite de « recentrage opérationnel des compagnies ». Un « ROC » souvent synonyme de cure de jouvence pour chacune des 60 unités mobiles de la police nationale engagées sur le front incandescent de la contestation sociale.

Notre cœur de métier

« Cette formation, où l'on travaille sur nos réflexes et notre cœur de métier qui est le maintien et le rétablissement de l'ordre public, offre une parenthèse pour souffler un peu, dormir et retrouver une vie normale », confie le commandant Yohann Keradenne. Il est le patron de la CRS 51, un « paquebot » de 130 policiers en tenue et de 30 civils chargés de l'intendance qui sillonne le pays quelque 220 jours par an. Confrontés à la fièvre jaune qui s'empare de la rue chaque samedi depuis le début du mouvement des « gilets », ces experts du maintien savent qu'ils peuvent être mobilisés jusqu'à 20 heures d'affilée.

« Avant, les manifestants restaient à distance et les pics de violences duraient trois ou quatre heures avant la désescalade, raconte le commandant Keradenne. Depuis la crise des "gilets jaunes", nous sommes face à des situations de très haute intensité ». « Le 1^{er} décembre,

jour du saccage de l'Arc de Triomphe, les émeutiers sont venus au contact de 9 heures à 18 heures », se souvient le « pacha » de la CRS 51, qui a dû tirer ce jour-là 800 grenades. « Le front est maintenant à 360°, les opposants sont autant devant que derrière, résume le capitaine Vincent Denoual, directeur du centre de formation des CRS de Rennes. Ils sont là pour tout casser et brûler, pour arracher nos boucliers, s'emparer de nos armes et nous jeter au sol pour nous rouer de coups. »

Les stratégies de l'ordre public en sont convaincues : « Après 22 semaines d'affilée, les "black blocs" ont eu le temps d'affiner leur technique. Dirigés par des "chefs militaires", qui disposent d'un vrai sens tactique pour observer nos routines, repérer nos failles et nous prendre à revers, ils savent très bien préparer leurs offensives à l'abri d'un drap noir ou d'une forêt de parapluies ». Comme un chef d'orchestre qui gère ses effectifs et ses moyens avec cadence et précision, le commandant d'unité doit anticiper pour ne jamais subir.

Dans le cadre de deux retours d'expérience liés à la gestion des « gilets de jaunes », la direction centrale des CRS pourrait expérimenter, dès ce samedi, l'emploi de compagnies travaillant en binôme pour gagner en puissance face aux casseurs. Par ailleurs, selon nos informations, des réflexions sont menées pour rendre les sections d'in-

tervention plus véloces en allégeant les équipements et en les dotant de petits boucliers carrés. « L'idée est de trouver le meilleur dosage garantissant notre "triangle de la force", qui conjugue mobilité, puissance de choc et niveau de protection », explique Vincent Denoual.

Une gradation

Au terme des ROC menées au sein des centres d'entraînement de Saint-Malo, de Lyon, de Dijon ou encore de Toulouse, les CRS français révisent leurs gammes sur les « démantèlements de barricades », les « manœuvres offensives », les situations de « tueries de masse » ou encore le cadre juridique d'emploi de la force et des sommations d'usage. « Sur le terrain, où deux petits anges nous rappellent sans cesse les règles de nécessité et de proportionnalité de la riposte, il y a une gradation », insiste le capitaine Denoual. « On commence toujours la manœuvre couplée par le jet de lacrymogène au sol, puis on tire des grenades avec nos lanceurs cougars, renchérit un formateur. En réaction à un attroupement qui nous prend à partie ou quand il n'est plus possible de tenir un territoire, on peut aussi faire usage de tous les moyens mis à notre disposition, dont grenades à main de désencerclement mais aussi grenades lacrymogènes instantanées (GLI) comme lors des 1^{er} ou 8 décembre à Paris ».

« Quand on se fait insulter pendant des heures, les nerfs peuvent lâcher mais il y a toujours un officier derrière pour nous recadrer », témoigne le brigadier Cédric. Face aux jets de projectiles et d'acide, interviennent des secouristes opérationnels (CSoc), véritables infirmiers de guerre qui apaisent les douleurs à grand renfort de gels antibrûlures, garrantent les blessures à l'aide de « pansements israéliens » et évacuent les blessés sur des sacs de toile. Selon nos informations, les SOC ont effectué 423 interventions l'année dernière, dont 91 pour des urgences vitales.

Touchée dans sa chair le 1^{er} mai 2017 à Paris, quand un de ses hommes a été transformé en torche, la CRS 51 n'est pas la seule à payer un lourd tribut sur l'autel de l'ordre public. Le 2 février à Morlaix, un « soldat » de la CRS 52 de Nantes a été attaqué par derrière, alors qu'il relevait la visière de son casque, par un manifestant armé d'une pavé. Il a eu la mâchoire brisée et laissé sept dents sur le trottoir.

« Certains veulent nous tuer, assure le commissaire général Philippe Cussac, directeur de la zone Ouest, où 9 compagnies ont couvert 9 millions de kilomètres et déploré 30 blessés en 2018. Le rythme est soutenu mais cela tient car nos hommes ont le sentiment d'être le dernier rempart de la République ». Rarement la devise des CRS, « Servir », n'a revêtu autant de sens. ■